

Le petit Rrom

Cécile Lemire – B

Timisoara, la gare, midi et demi.

La mère, assise sur trottoir, jupe et châle bariolés, noirs cheveux huilés pendant le long du dos, cigarillo coincé entre les dents, un double trait vertical entre les sourcils rapprochés.

« Chavo ! »

Un cri a jailli de sa bouche.

A quelques mètres, sur la chaussée, deux enfants interrompent leur traversée, se retournent, jettent un œil sur la Rromi, un autre derrière leur épaule, renoncent à suivre l'occidental vêtu de marques et s'égaillent en courant.

La Rromi hausse les épaules, tire sur son cigare, expire lentement la fumée.

Baisse les yeux.

Entre ses pieds, couché dans ses jupes, un petit enfant dort.

Elle le contemple un moment, songeuse, caresse ses cheveux, tire sur le cigare.

Doucement, l'enfant s'éveille.

Elle sourit. Dans son sourire, on aperçoit deux dents cassées ; autour du sourire, des rides.

L'enfant se lève. Il la regarde, sourit aussi.

Le gosse est beau, songe Julien.

Il pense à son gosse, à lui.

Qui a deux ans. Pas encore. Va avoir. Deux ans.

Et celui-là, quel âge a-t-il ?

Il babille, à présent. Tout sourire. Echappe aux mains de la mère, court autour d'elle, saute même à pieds joints.

Deux ans. Au moins. A peine plus vieux que le sien.

Julien soupire.

Il repense à la mère, à présent. Et à son fils. Aux crises de colère. A l'angoisse. La fatigue. Les réveils toutes les nuits, le bébé hurlant, la mère le berçant, des heures, une nuit, deux nuits, toutes les nuits. L'épuisement, puis la colère, et puis le renoncement.

Pourquoi le gosse pleure, ils ne l'ont jamais su.

La mère pensait que c'est sa faute, à elle. Qu'elle avait trop stressé pendant la grossesse. Trop travaillé, trop longtemps. Elle rejetait la faute sur lui : « Si tu gagnais mieux ta vie », répétait-elle.

Alors il est parti.

A présent il gagne mieux sa vie, il verse tous les mois une somme importante sur leur compte commun, et il espère qu'elle a cessé de travailler pour s'occuper mieux de leur fils et pour se reposer. Espère. N'en est pas sûr.

En France sa femme fait ce qui l'arrange, si elle veut continuer à travailler et placer son salaire sur un autre compte ouvert dans une autre banque elle le peut, si elle veut elle peut détourner l'argent qu'il lui verse et le placer à son insu, comme poire pour la soif. Lui pendant ce temps, il est trop loin pour les voir, son fils et sa compagne, mère de son fils.

Soupir.

Il regarde l'enfant, et la mère, radieuse, qui l'encourage, bat des mains et rit à chaque cabriole.

Et puis l'enfant s'arrête.

Il dit quelque chose en rromani, une chose que Julien ne comprend pas. La mère arrête de rire, elle lui répond gentiment, l'enfant s'éloigne de quelques pas, observe la rue et les passants autour de lui et d'un coup tire sa main de derrière son dos et la tend, droit devant lui, bien déterminé. La paume tournée vers le ciel. En direction d'un passant, puis d'un autre, et d'un autre encore, il se tourne, retourne, pivote vers l'un, vers l'autre. Virevolte. Pendant ce temps la mère, toujours accroupie, contemple le fils, avec aux lèvres l'esquisse d'un sourire.

Elle l'admire, constate Julien. Il mendie, et la mère l'admire.

Lentement, il allume une cigarette. Prend le temps d'inspirer, de souffler la fumée.

Et quand il volera ? s'inquiète-t-il. Est-ce qu'elle l'admira encore quand il volera ?

Il fume.

Prend le temps de réfléchir.

Et pourquoi devrait-il voler, ce gosse ? Est-ce que son destin est déjà tout tracé ? Est-ce que tous les Rroms méritent d'être considérés comme voleurs, ici, ou ailleurs ? En Roumanie ou en France, là où on ne leur donne pas le droit de vivre ?

Julien fume.

Chez lui, en France, dans sa ville, le maire a implanté un camp pour les Rroms.

Les habitants étaient très remontés contre le projet, contre les Rroms, contre tout ce qui bouge et ne leur ressemble pas. Une nuit de fête communale, ils sont entrés dans le camp, ont détruit les installations communes, les arrivées d'eau et les branchements électriques. Le lendemain, on a accusé les Rroms d'avoir eux-même saccagé les lieux qui leur étaient destinés, et qui avaient coûté si cher à la collectivité. L'absurdité de la situation n'apparut à personne, ou il ne se trouva personne d'assez fou pour le dire. On encaissa donc le délit au nom des Rroms, éternels boucs émissaires, et on ferma le camp, et on les chassa de la ville, bien que ce fût interdit.

Les gens sont cons, pensa Julien.

A commencer par lui, qui pendant des années avait écouté des récits semblables par dizaines, et n'avait jamais été interpellé par l'incongruité de telles accusations.

Jusqu'à cette fameuse nuit de fête communale, où il avait été réveillé, non pas par un bruit, mais par une absence de bruit. Où il s'était levé, pour s'apercevoir, en entrant dans la chambre du bébé, que sa compagne, la mère de son fils, n'y était pas restée pour le consoler, comme il l'avait d'abord pensé.

Du coup, c'est sa présence à lui qui avait alerté l'enfant et il avait passé le reste de la nuit avec son fils dans les bras, à se balancer sur le rockin'chair dans le salon désert.

A se balancer, à se demander où elle était partie, et si elle reviendrait, et à regarder dehors à travers la baie vitrée les lumières de la fête sur fond de nuit étoilée.

Quand il l'entendit, une heure avant le lever du jour, faire cliqueter ses clés au niveau de la serrure, il s'était levé, avait recouché son fils endormi dans sa chambre, et refermé soigneusement la porte.

Puis l'avait attendue, debout dans le hall d'entrée.

Surprise, elle avait sursauté, demandé : « qu'est-ce que tu fais là ? », et comme il ne répondait pas, elle avait haussé les épaules, jeté ses chaussures dans le meuble de l'entrée, et avait tout craché, les cris du bébé réveillé toutes les nuits, dont la fenêtre de chambre donnait presque sur le camp, la fatigue accumulée, les tentatives pour le calmer, les échecs répétés, les promenades qu'elle n'osait plus faire depuis qu'ils étaient installés là, dans le quartier. C'était trop, il fallait que ça cesse, elle n'était d'ailleurs pas la seule à le penser, pour preuve elle avait cité des noms, détaillé des actes, en clair balancé la moitié du quartier.

Lui ne disait rien, se contentait d'écouter, les bras croisés devant sa poitrine comme pour se protéger de cette hystérie qu'il sentait monter en crise, et depuis des mois de crise en crise l'envahir,

carrément la posséder.

Toute la journée du lendemain, et ensuite toute la nuit, il n'avait rien dit, seulement réfléchi.

Le deuxième matin, sa décision était prise ; avec elle son fils ne craignait rien, même s'il doutait qu'elle pût un jour l'aimer, il savait qu'elle ne lui ferait rien de mal.

Il allait donc accepter ce job qui lui répugnait, et partir, et leur offrir à tous les deux une vie meilleure, dans un plus beau quartier. Elle s'offrirait un tas d'électroménager, et des heures de femme de ménage, et du repos autant qu'il faudrait, et des vacances de rêve. Avec leur fils.

A présent, il était couché sur le balcon de l'appartement, dissimulé derrière les moulures en fausse pierre du garde-corps. Il observait la rue animée, nimbée de soleil, et les robes multicolores des Rromis qui déambulaient en tendant la main paresseusement, et la mère assise sur son bout de trottoir qui admirait son fils de deux ans en train de mendier, si dégourdi, si vif, si joyeux.

Julien poussa un soupir et, se sentant les mains moites, les essuya longuement sur son pantalon.

Il n'aimait pas ce qui était en train de se produire. Il n'avait jamais aimé cela. Il ne le faisait ni pour lui, ni pour rendre une quelconque justice, ni pour se venger du passé dans un pays qui ne serait jamais le sien.

Il le faisait pour de l'argent, mais l'argent n'était qu'un prétexte, comme le bien-être de son fils ou la satisfaction des exigences de sa compagne.

Au fond, à contempler les jeux du petit Rrom qui mendiait dans la rue, et le reflet du petit Rrom dans les yeux de sa mère, il sentait bien qu'il y avait une leçon à tirer de leur histoire, de ce petit fragment de leur histoire, et que cette leçon était pour lui.

Une voiture s'engagea sur la place, une grosse Mercedes. Celle qu'on lui avait signalée.

Julien poussa un soupir, essuya ses mains, ramena ses jambes sous lui, se redressa.

Un rayon de soleil l'éblouit, il cligna des yeux, contempla une dernière fois l'enfant Rrom qui jouait près de sa mère, posa délicatement son fusil sur le sol du balcon et rentra dans l'appartement.

Son sac gisait près de la porte-fenêtre, il le saisit, se racla la gorge, entrevit sa future vie, une vie honnête, avec son fils.

Peut-être ici. Peut-être avec les Roms. Peut-être comme eux.

Julien franchit la porte.

Une vie dans laquelle, lui aussi, il saurait aimer son fils.